

Lorsque le va-et-vient

Anne Peyrouse

Numéro 79, hiver 1998

Lignes brisées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyrouse, A. (1998). Lorsque le va-et-vient. *Moebius*, (79), 39–42.

ANNE PEYROUSE

Lorsque le va-et-vient

Gros plan: des yeux gris regardent, avec attention, devant eux. Immobiles, ils sont peut-être fixés sur un être ou sur une chose invisible. Ils insistent. Observent le cameraman, le spectateur, le lecteur. Examinent sévèrement, les jugent. En face d'eux, ça s'étonne, se trouble dans ce qui semble être de la gêne. Regard devant et derrière la fiction.

Élargissement. Un nez, une bouche, un menton, des traits finement dessinés dans le désarroi d'une histoire. Sur l'écran, il y a la forme d'un visage. L'ombre d'une chevelure; petit parfum de blonde. Maintenant, on distingue le front et la rondeur des tempes témoigne de quelques soucis. Un visage inconnu dit: «Je suis femme!» Tout se brouille. Peu à peu, l'héroïne s'évanouit sous une épaisse couche de noir. Nocturne.

Derrière l'œuvre, le cameraman, le spectateur et le lecteur franchissent un bois touffu. Puis, une large allée de peupliers, une façade de brique rouge et une porte. On a beau tourner la poignée... Tenter d'ouvrir, de forcer les lieux clos; l'épaule s'appuie et force: rien ne bouge! Heureusement, une fenêtre est là, entrebâillée, semblant faire passage. On l'ouvre toute grande, on s'y glisse! Courant d'air. Milliers de poussières. Tout se referme à merveille. On prend pied et, avec douceur, on s'intéresse à l'endroit, on le découvre. C'est un bâtiment religieux désaffecté où il semble y avoir eu jadis un incendie. Les murs sont encore pleins de cendre, les tapisseries n'ont plus leurs vraies teintes, les dalles ont été soulevées ou détruites par une intense chaleur. Des particules noires demeurent en suspension. Les meubles et les bancs, les longues tables ressemblent à de vieilles bûches cramoisies dont il ne reste plus que le squelette, dernière ossature. La caméra monte à

l'étage, elle visite de chastes cellules qui contiennent uniquement un lit. C'est un ancien couvent; le cameraman, le spectateur et le lecteur retournent en bas. Il n'y a plus qu'à partir, mais ils découvrent alors une immense pièce, propre, épargnée. Là, pourrait-il se passer quelque chose d'inattendu? On patiente... Les trois personnages sont esclaves d'une histoire qui bientôt commencera ou jamais ne débutera.

Ils posent leurs regards sur un plafond ovale, des scènes d'amour à l'envers se déploient. Lieu de perdition. Un faux couvent entouré d'un cimetière de nouveau-nés. Du bruit se fait entendre. Attention, on tourne! L'aventure commence et l'on se cache derrière une large colonne. À gauche et au fond, des escaliers; devant s'étire la vaste pièce rectangulaire dont les murs sont de couleurs pastel, ils conservent presque leur douceur initiale. Seul, par endroits, l'enduit se décolle. Posé sur le sol, un tapis en carrelage bleu, gris et jaune occupe dans la salle un espace central, ainsi se crée une scène théâtrale. Premier plan. Un fauteuil en face d'une psyché. Un livre par terre. La caméra détaille les éléments, c'est presque un œil attentif sur une nature morte. Description pointilleuse, ou réaliste. Lorsque tout est vu – il y a peu de choses placées – on attend, on languit... Premier acte.

Une toux en trois coups vient du haut des escaliers. Un homme vêtu de noir descend. Il passe devant la colonne et repasse. Salue les gens, mais nous sommes cachés, comment nous voit-il? Il va s'asseoir les jambes en tailleur sur le fauteuil. Voici la scène presque burlesque: le protagoniste se regarde, tourne son visage d'un côté et de l'autre, il s'admire dans le miroir et tout à coup il n'aime plus! Il sort un poudrier d'argent, harmonise son teint du front au menton, en tournant sur les joues, en frottant son nez. Sourire. Crispations, tentatives de garder son sérieux. Grimaces, il n'y parvient pas! Il éclate dans un fou rire. Puis, il se ressaisit, se calme et regarde vers le haut des escaliers. Ses paupières se plissent. Il décroise les jambes, se redresse. Sur les accoudoirs de cuir, il étend les bras et tape des doigts. violemment, il saisit le livre au sol. Le héros mime une lecture concentrée.

Changement de plan et de focalisation, autre scène. La caméra se transpose dans les yeux de l'homme qui semble attendre quelque événement. Du premier étage, un rire féminin. C'est elle! On a déjà vu son visage et sa chevelure, on découvre maintenant son corps rouge de satin. La jeune fille porte une robe qui s'arrête sur de petits pieds blancs, tout nus. Elle descend rapidement et paraît surexcitée. Devant la colonne, elle tourne deux fois sur elle-même comme si elle était la plus belle... Elle avance très près de l'homme, appuie un de ses genoux sur le sien et le pousse à maintes reprises. Il refuse de la regarder. S'obstine dans son entêtement. Alors, elle va au miroir, baisse ses bras de chaque côté du corps; ses mains sont ouvertes désespérément. Derrière elle, il examine son corps de bas en haut. Et fait entendre un profond soupir. La jeune fille comprend, se retourne. Puis soulève sa robe et remonte dans une fuite éperdue. Disparition. De nouveau, focus sur le dandy qui soupire et se mire, tire ses cheveux brillants.

Cri de joie. Descente précipitée, course et arrêt spontané. Bruits de talons hauts. Flou, tentative de mise au point. L'ombre est fugitive. La femme revient devant l'objectif, attend de devenir une image précise, et tourne, tourne encore. La jeune fille apparaît à l'écran: sa robe noire a un décolleté profond dans le dos, ses omoplates sont nues. Elle avance vers son compagnon qui demeure déçu, même si elle est belle dans la glace. L'amant recommence à lire et désapprouve. Elle se résigne. Tristement, elle remonte. Tous sont las! Ennuyés pour elle et pour l'histoire qui s'allonge considérablement et qui semble inutile... Le cameraman, le spectateur et le lecteur s'impatientent... Soupirs à trois cordes. Ennui.

Troisième acte, après une longue attente, elle redescend sans joie dans un costume d'homme tout blanc: veste et pantalon, cravate et mouchoir, souliers de cuir. Elle porte un voile de religieuse tenu par de minuscules pinces, elle attend sans entrain au bas des escaliers. On entend des applaudissements. Comme ça, dans un même habit, il l'aime et l'approuve. Dans le miroir, si elle s'approchait, il y aurait deux êtres semblables: un en noir et l'autre en blanc, un homme et une femme. Un couple.

L'homme sourit, se lève, redresse les épaules. Un dernier coup d'œil à sa tenue et à son teint, il semble parfait. Il va vers elle, se met à sa gauche et tous les deux se retournent vers les spectateurs, ils saluent dans un parfait accord de contraste.

Ils s'éloignent, côte à côte, sans se toucher ni s'effleurer, ils marchent d'un même pas, dans un bruit inaudible. Devant eux, la porte s'ouvre comme par magie. On demeure seul. On quitte la cachette pour les suivre de loin, ils vont jusqu'au dernier peuplier et se retournent, reviennent vers l'ancien couvent, ont-ils oublié quelque chose? Ils se rapprochent; vite, on se dissimule à nouveau! Ils entrent sans avoir prononcé une parole. Ils vont alors jusqu'au milieu de la grande salle éclairée maintenant par des bougies. Ils saluent autour d'eux, se mettent en position et attendent une musique qui demeure silencieuse.

Ils dansent une valse sans qu'aucun orchestre ne se soit mis à jouer. Et cela dure longtemps, longtemps...

Tout à coup, de la fenêtre entrouverte, un bruit se fait entendre, ils s'immobilisent, se figent. Il y a un violent courant d'air – milliers de poussières – ils se serrent l'un contre l'autre et le voile féminin s'envole au vent dissimulant le baiser qu'ils se donnent. Les amants. À cet instant, les rideaux prennent feu... Il y a de grandes flammes... L'histoire semble enfin terminée. Tout redevient noir.